

# Le Quotidien de l'Art

**l'enquête**



## Quand les galeries jouent collectif

Une Partie de Campagne, week-end/parcours d'art contemporain à Chassagne-Montrecht, en Bourgogne, les 10, 11 et 12 juin 2016.

Photo Eric Lemaire

Concurrentiels, jaloux, féroces entre eux, les galeristes ? La donne a changé : pour survivre – et donner un intérêt autre que financier à leur métier –, une nouvelle génération fait cause commune.

Par Roxana Azimi et Magali Lesauvage

L'union fait la force. Le message passe encore difficilement dans les rangs des galeristes. Les temps, pourtant, sont durs. Selon Magnus Resch, auteur du très controversé *Management of Galleries* en 2015 chez Hatje Cantz Verlag, « 30 % des galeries sont dans le rouge ». Malgré tout, certaines tiennent à leur indépendance, au risque de l'asphyxie. Difficile ainsi de susciter des partages de fichiers pour faire cause commune, notamment lors du Gallery Weekend parisien. « Il y a des réticences, la crainte de perdre des "clients attirés" », admet

Marion Papillon, sa directrice, qui, chaque année, doit remettre son ouvrage sur le métier pour convaincre les galeries. Et d'ajouter : « C'est difficile d'avancer à plusieurs têtes, le vrai problème étant le timing, imposer le même rythme à tout le monde. »

Même si toutes les galeries partagent peu ou prou les mêmes problématiques leurs attentes et réponses restent variées. Prenons la question hautement cruciale du stockage : toutes louent des espaces à des prix jugés faramineux ; toutes se plaignent aussi des tarifs parfois prohibitifs des transports d'œuvres. Difficile pourtant de leur offrir une solution commune. « Chacun a ses intérêts et ses habitudes », regrette Georges-Philippe Vallois, président du Comité professionnel des galeries d'art. Et de remarquer que « mutualiser, même à l'échelle d'un quartier, est difficile, ne serait-ce que pour coordonner les vernissages ». Le temps manque aussi. « On parle beaucoup entre nous de mutualisation. Il y a plusieurs projets de regroupement, mais nos agendas respectifs nous prennent la quasi totalité de notre temps, soupire Delphine Guillaud, co-directrice de la galerie Backslash. Ne serait-ce que réunir un groupe de galeries, juste pour discuter, est compliqué. »

Dans les années 2000, les vernissages festifs des galeries de la rue Louise-Weiss, artère pourtant glaciale du tout neuf XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, avaient réussi à attirer les collectionneurs et participé à la montée d'une jeune génération d'artistes. Mais le soufflé est retombé : pionnière de cette dynamique et dernière /.



Vue d'exposition de la Session « Volumes » à Backslash, 2016.

Courtesy Backslash





Jasmina Tschäpe, « Halbschatten », à la galerie Catherine Bastide, 19, Rue du Chevalier Roze à Marseille, dans le cadre du festival Art-D-Rama.

Photo: David Clémentine

**« On ne peut plus faire face seul aux galeries mastodontes, ni à la prolifération des toutes petites structures. Je pars du principe que la santé financière et le bon fonctionnement de mes confrères est un excellent moteur pour moi ! »**

**Delphine Guillaud**, co-directrice de la galerie Backslash.

survivante, la galerie Air de Paris quitte bientôt les lieux. En province, où les galeries sont rares, la question est d'autant plus cruciale. À Marseille, la tentative de faire de la rue Chevalier Roze un hub de galeries a tourné court : trois ans après le lancement du projet par ANF Immobilier, qui accordait trois années de baux gracieux aux galeries et lieux indépendants installés là, le repreneur Primonial a décidé de ne pas développer le projet. Cependant, pour Axel Dibie, co-directeur de la galerie parisienne Crève-cœur qui garde son espace marseillais, « l'expérience a été concluante », participant à booster la scène locale, tandis que la perspective de Manifesta 2020 est plutôt encourageante. Omblin d'Avezac, qui coordonnait le projet Chevalier Roze, souligne que « la mutualisation est nécessaire dans certaines villes, notamment en région. L'aspect fédérateur de Chevalier Roze avait créé une dynamique, une convivialité. » Mais le marché local limité et un contexte politique complexe auront eu raison de l'enthousiasme premier.

### L'élan du collectif

Piano piano, le milieu des galeristes, farouches individualistes (et individualités), se laisse gagner par l'élan du collectif : partage de stands sur les foires par affinités électives - et, pour réduire les coûts faramineux, transports communs à l'occasion de ces événements, mutualisation de l'assurance. « Il y a une légère prise de conscience qu'il faut bien faire ensemble », admet Marion Papillon, pour qui, « la place française ne peut se renforcer que par le collec-

tif ». « Il est devenu important pour les structures moyennes de commencer à envisager des actions communes », insiste Delphine Guillaud, qui milite notamment pour un regroupement numérique avec une base de données commune. La galerie a lancé en 2011 le plan des galeries du Haut Marais, en collaboration avec la galerie Paris-Beijing, avant d'organiser en 2016 l'événement SESSIONS, repris en 2017 par Paris-Beijing, puis l'année suivante par la galerie Bertrand Grimont et en juillet prochain par Houg. Le principe ? « Pas de frais de participation, pas de commissions sur les ventes, pas de comité de sélection, la galerie qui organise choisit elle-même ses galeries invitées », détaille Delphine Guillaud. Pour elle, le /...



Une Partie de Campagne - week-end/parcours d'art contemporain - à Chassagne-Montrachet, en Bourgogne, les 10, 11 et 12 juin 2016.

Photo: Dr. Larivière



constat est simple : « On ne peut plus faire face seul aux galeries mastodontes, ni à la prolifération des toutes petites structures. Je pars du principe que la santé financière et le bon fonctionnement de mes confrères est un excellent moteur pour moi ! »

Bernard Utudjian en est tout autant convaincu. Le fondateur de la galerie Polaris a lancé en 2011 l'événement Une Partie de Campagne, d'abord à Locquirec avant de récidiver à Saint-Émilion, Saint-Briac, Chassagne-Montrachet et du 8 au 10 juin au château d'Esquelbecq (Nord). L'idée ? Réunir une poignée de galeries dans une petite ville en région le temps d'un week-end convivial. « La proposition est faite aux galeries que je connais, celles ne pouvant pas participer m'en conseillent d'autres. Ma consœur Anne Barrault, qui connaît mieux que moi la jeune scène des galeries, m'aide », confie-t-il. Et de préciser : « Certaines galeries invitées à Partie de Campagne n'ont jamais joué le jeu, d'autres avec plaisir et générosité. Je ne demande jamais aux galeries participantes les mails ou adresses de leurs invités, chaque galerie invite ses collectionneurs, son fichier presse et institution. » De 2008 à 2017, la Galleria Continua a elle aussi convié d'autres galeries à la campagne, aux Moulins (77), avant d'interrompre le projet pour se focaliser sur des collaborations plus resserrées.



Pascale Marthine Tayou, *Arbre de vie*, 2015. Exposée à l'occasion de « Continua Sphères ENSEMBLE », exposition collective célébrant les 10 ans du projet Sphères et de la Galleria Continua - Les Moulins, Le Cerquatte Paris.



**« L'association du Grand Belleville organise nocturnes et vernissages communs, ce sont des événements très fréquentés. »**

**Axel Dibie,**  
co-directeur de la galerie  
Crèvecoeur.

### Une nouvelle génération plus partageuse

La dimension générationnelle de la mutualisation des galeries est régulièrement invoquée. « Sans faire de généralité, il est certain qu'il y a moins de concurrence qu'à l'époque de nos prédécesseurs, ceux qui ont plus de vingt ans d'activité, estime Delphine Guillaud. On s'envoie des collectionneurs, on se soutient pour les candidatures aux foires en glissant un petit mot à un comité, on fait la promo des autres sur les réseaux sociaux. » Les galeries de Belleville (Marcelle Alix, Jocelyn Wolff, Sultana, Antoine Levi...) sont elles aussi un bel exemple de cette génération de jeunes galeristes qui se serrent les coudes. Axel Dibie en témoigne : « L'association du Grand Belleville organise nocturnes et vernissages communs, ce sont des événements très fréquentés. » Il ajoute, optimiste : « Un nouvel axe des galeries se dessine, avec l'ouverture prochaine de la Fondation Fimincio à Romainville, le Cnap et la galerie Thaddaeus Ropac à Pantin : entre le Marais et le nord-est de Paris, Belleville se retrouve au centre. » Crèvecoeur fait également partie des membres fondateurs de Paris Internationale, foire off de la Fiac à but non lucratif, qui affirme la volonté d'entretenir des liens avec les jeunes galeries hors de France. Ainsi Axel Dibie vante-t-il les vertus du « gallery share » : grâce à Condo (lire *l'Hebdo* du 1<sup>er</sup> février 2019), initiative fondée à Londres par la galeriste Vanessa Carlos, Crèvecoeur a organisé début 2019 une exposition avec la galerie new-yorkaise Bodega, après avoir été elle-même accueillie par celle-ci dans le Lower East Side.

De fait, le collectif prospère davantage à l'étranger. Les galeries de Varsovie ont lancé en 2018 FOAF (Friend of a Friend), basé sur un principe simple : les galeries locales accueillent leurs confrères étrangers. L'idée a d'emblée fait des petits, avec une bouture berlinoise en 2018, à l'initiative de la galerie Chert Lüdde, qui a participé à la première édition polonaise. « Clairement, il y a un aspect générationnel, confie Ewa Borysiewicz, membre de l'équipe. On a choisi les galeries avec lesquelles on était en phase. Les galeries plus établies travaillent différemment et ne sont pas dans notre champ d'intérêt. » À Bruxelles, la Maison de rendez-vous, inaugurée début 2019, est un « espace partagé /...



## **l'enquête** / Quand les galeries jouent collectif

**« Nous ne nous sommes pas tant regroupés par nécessité que par sympathie. Nous avons du respect les uns pour les autres, pour nos programmations, et aimons travailler ensemble. »**

**Chris Sharp**, co-directeur de la galerie Lulu à Mexico.



Courtesy Chris Sharp



Photo: Isabelle Arnould/ADP La Maison de rendez-vous

Vue de l'exposition « La peinture abstraite », à la Maison de rendez-vous, Bruxelles. Œuvres de Lui Shtini et Anna Schachinger.

par quatre galeries ou lieux du monde entier », explique l'un de ses fondateurs, Chris Sharp, co-directeur de la galerie Lulu à Mexico. Outre celle-ci, LambdaLambdaLambda de Pristina, Misako & Rosen de Tokyo et Park View/Paul Soto de Los Angeles y organisent des expositions à tour de rôle. Pour l'instant, l'impact sur les ventes ne se ressent pas, concède Chris Sharp : « Nous ne nous sommes pas tant regroupés par nécessité que par sympathie. Nous avons du respect les uns pour les autres, pour nos programmations, et aimons travailler ensemble. Notre mentalité n'est pas : "C'est nous contre eux" ou "Nous contre Zwirner". C'est plus organique. Cela dit, dans un monde de l'art de plus en plus compétitif, il est important de bâtir des communautés. »

« Communauté », c'est le terme même à l'origine de Komunuma, regroupement de cinq galeries parisiennes (Air de Paris, Imane Farès, Sator, Jocelyn Wolff, In Situ - Fabienne Leclerc) et de l'association Jeune Création, qui investiront à partir d'octobre prochain deux espaces du site de la Fondation Fimenco, à

Romainville (93) – qui accueillera également les réserves du Frac Île-de-France et la Chaufferie, espace d'exposition. Parmi leurs motivations, exprimées collectivement : « Être acteurs, non témoins passifs, engagés dans leur époque et leur territoire, voilà ce qui anime les galeries de Komunuma. Le travail collaboratif que nous développerons n'est pas encore défini. Nous ferons des ouvertures et des vernissages collectifs, nous serons ouverts le dimanche et souhaitons offrir une ambiance de convivialité générale. Nous avons aussi l'intention de mutualiser des outils de travail pour tendre vers une activité plus soutenable, ne serait-ce que pour des raisons écologiques. Nous partagerons des espaces et développerons des projets en commun. » Ainsi est prévue une exposition collaborative entre Air de Paris et Imane Farès sur le *Black Feminism*. Et les maîtres d'œuvre de Komunuma de conclure : « Nous souhaitons poursuivre un métier différent de la tendance portée par les méga-galeries, plus éthique et moins dramatiquement marqué par le marché triomphant. » Une révolution.



© Fondation Fimenco/Maxime Pissart

**« Nous souhaitons poursuivre un métier différent de la tendance portée par les méga-galeries, plus éthique et moins dramatiquement marqué par le marché triomphant. »**

**Le collectif de galeries Komunuma.**

Vue extérieure de la Fondation Fimenco, Romainville, où s'installera Komunuma fin 2019.